

Climat

Il fait chaud

Cette année j'ai passé le changement d'heure d'hiver en T-shirt au soleil. Ce n'était jamais arrivé dans ma région. Durant l'automne, pour économiser le gaz suite au sevrage russe, on n'était pas censé se chauffer à plus de 19°C. Mais à présent on devrait *refroidir* par climatisation si il fallait descendre à cette température dans certaines zones ! Nous nous situons à 5° environ au-dessus des moyennes dans nos pays. Cette nuit, en arrivant en voiture dans le Nord de la France, j'ai cru que le thermomètre de la voiture était dérèglé tant la température était anormale. Évidemment tout le monde est en terrasse. C'est soleil et douceur semaine après semaine. Une autre vague de chaleur d'ailleurs, de deux semaines, est annoncée. Ce sera, encore une fois, l'année la plus chaude de l'histoire de France. Jusqu'à nouvel ordre.

Dans dix jours, la COP Climat débute et les rapports habituels sont publiés avant cette

conférence internationale. Ainsi, le *Gap Report* de l'ONU² décrit le fossé (*Gap*) entre les émissions réelles perturbant le climat, surtout le CO₂, et les engagements de limitation des États. D'année en année, son langage poursuit sa gradation policée, ou plutôt son implacable dégradation, vers des termes de plus en plus dissonants. Il faut être bouché pour ne pas comprendre le message : ça ne va pas du tout dans le bon sens. Sans changement de politique le rapport estime que l'on atteindra à la fin du siècle +2,8°C, par rapport à l'ère qui précédait l'utilisation industrielle du charbon, gaz et pétrole, l'ère préindustrielle. Telle que je perçois la croissance des consommations actuelle et à venir (en particulier au Sud), cette prévision très dangereuse me semble presque encore *optimiste* ! La dernière fois que la Terre a connu une teneur comparable en CO₂, il y a 3 à 5 millions d'années, la température était de 2 à 3°C plus élevée qu'aujourd'hui, oui, et le niveau de la mer excédait d'ailleurs de 10 à 20 mètres le niveau actuel³. Mais, cette teneur va continuer à augmenter... Presque stable à moins de 300 ppm jusqu'en 1970, elle est aujourd'hui de 425 ppm et ce sera encore davantage quand ce texte sera publié⁴.

Cela ne veut peut-être rien dire pour vous, mais pour moi ça veut dire beaucoup, comme dans la

2 UN Environment Program, *Emission Gap Report 2022*. Voir aussi les éditions qui précèdent et qui suivent, chaque année.

3 <https://wmo.int/fr/media/news/les-concentrations-de-gaz-effet-de-serre-battent-des-records-une-fois-de-plus>

4 425 ppm en mars 2024. Le site <https://www.statista.com/statistics/1091999/atmospheric-concentration-of-co2-historic/> permet de suivre cette concentration

chanson de France Gall sur le pianiste qui jouait du piano debout⁵.

Chaleur, fatigue, encombrement du cerveau par une masse d'infos écologiques pénibles en cet été difficile. Le Rhin asséché, la Loire asséchée, des feux en Gironde, en Bretagne, des canicules à répétition. Pénuries possibles de gaz. Une inflation record. Les gouvernements fragilisés, endettés. Une centrale nucléaire cible de missiles ! Des journaux télévisés s'ouvrent sur des incendies. Les gens voient leur monde brûler. Ils ont compris qu'ils ne vivent pas bien. Compris que le futur est moins bon lui aussi. Que nous réserve-t-il ?

Les impacts climatiques sont évidents, terrifiants pour certains. Ce matin je lis qu'en Californie et Arizona, en ce moment, on recense des dômes de chaleur de 45°C. Et chaque fois je me dis intérieurement « déjà ! » Peu d'entre nous avons réalisé que ces phénomènes pourraient se produire à court terme. Dans les prochaines décennies, des régions deviendront invivables. Cela nécessitera des transferts de populations à grande échelle et des politiques en ce sens. Certains continuent pourtant à mettre en doute les projections climatiques à la hausse.

Des chercheurs d'excellence sur le climat ont des vies hors du commun. Ils et elles parcourent le monde et voient loin dans son futur, des choses terribles. Ils ne savent pas quoi en faire. Ils détaillent de façon rigoureuse la part de connaissance qu'ils maîtrisent. Ils sont cités et cités encore. Ils n'ont pas été formés pour savoir comment agir dans pareille

5 https://www.youtube.com/watch?v=MU4Ae4_xnW0

situation de rupture. Mais cette difficulté s'est présentée à d'autres scientifiques avant eux. Par exemple autour des conséquences de l'utilisation de l'énergie atomique. La science est une forme de connaissance qui n'est pas nécessairement en phase avec le savoir quotidien. Et ce savoir est d'ailleurs lui aussi plein de failles et de contradictions.

Portraits

À une réception je croise une personne très nantie. Elle a lu l'un de mes textes dans un journal. Elle me demande ce qu'on peut bien *faire* pour le climat. Elle semble n'en avoir aucune idée. Il suffit de la regarder un peu pour comprendre qu'il sera bien difficile de modifier la moindre de ses habitudes luxueuses sous le motif vague et lointain de protéger le climat. Je lui parle des énergies renouvelables. Elle paraît les considérer de très loin et sans connaissance : *les moulins* ? interroge-t-elle, en faisant tourner sa main près de sa tête. J'ose lui suggérer que les avoirs personnels peuvent être placés dans des activités plus ou moins favorables au climat. En lui disant au revoir, j'espère qu'elle y réfléchira.

Ma chère nièce emmène son mari et ses jeunes enfants en Égypte. Elle en est ravie et sa famille itou. Avant cela, elle a déjà beaucoup voyagé. Comme moi. Pour éviter de polluer par les vols aériens, faudra-t-il ne plus visiter de villes lointaines ? Pourtant, dans les discussions de certains milieux, les voyages vers des endroits recherchés, prestigieux, continuent à nourrir un échange agréable d'impressions. On aime cocher les cases de divers lieux où l'on s'est

rendus dans sa vie. Dira-t-on systématiquement : « non, je n’y ai jamais été et je n’irai jamais : je ne voyage pas en avion » ?

Le 15 décembre 2013 il a neigé sur le Caire et ce n’était pas arrivé depuis 110 ans. Aujourd’hui, comme la majeure partie de la population égyptienne, quatre habitants de la Terre sur cinq n’ont jamais pris l’avion.

Un ami économiste d’entreprise, curieux et motivé, à force de lectures et de conférences suivies sur le web, découvre combien le futur est menacé du fait de bouleversements climatiques. Il tente de diffuser un peu de connaissances à ce sujet autour de lui. Il envisage de se réorienter professionnellement. Il m’avoue qu’il a souvent du mal à dormir. J’ai de la peine pour lui. Il ne comprend pas comment on ne parle pas beaucoup plus de ces sujets dans son milieu professionnel et privé, tant il est persuadé que bien des choses vont changer. Après quelques mois d’efforts, il parvient à beaucoup mieux aligner ses fonctions avec ses préoccupations. Je le vois plus souriant.

Bien des individus, au détour d’une phrase, s’avouent coupables de leur mode de vie et inquiets pour leur futur. Mais sans que l’on constate pour autant de changement clair dans leurs décisions. Ce qui n’avait pas de contenu moral par le passé s’est mué en une question très complexe. Je me garde bien de les juger, car je découvre toujours chez moi, à la manière de la paille et la poutre⁶, ou plutôt de la

6 « Qu’as-tu à regarder la paille dans l’œil de ton frère, alors que la poutre qui est dans ton œil à toi, tu ne la remarques pas ? » *Évangile selon Luc*, 6, verset 41.

poutre et la poutre, bien des raisons de penser que je suis inconséquent moi aussi.

Faut-il être optimiste ou pessimiste ? Billy Wilder, réalisateur juif né en Europe avant la guerre a déclaré : « de là où je viens les optimistes sont morts et les pessimistes ont une piscine à Hollywood ». M. J., un collègue, cite Georges Bernanos : « L'optimiste est un imbécile heureux, le pessimiste est un imbécile malheureux » et il conclut avec humour : « Je préfère être optimiste ». La psychologue Tali Sharot a étudié ce qu'elle appelle le *bias d'optimisme*. En bref explique-t-elle, l'optimisme nous procure des anticipations positives et de l'énergie pour entreprendre. Mais il faut savoir qu'il traduit souvent un biais par rapport à ce qui se passera réellement⁷.

Voici un ministre du climat que j'estime. Il a toujours des actions à proposer. J'ignore s'il est optimiste ou pessimiste. Mais, tout haut, il ne se désespère pas de l'insuffisance de l'action. Il ne dit jamais cela.

Dans les années 80 je parcourais la Wallonie en visitant des entreprises comme consultant en gestion

7 Tali Sharot, « The optimism bias », Conférence TED, 2012. https://www.ted.com/talks/tali_sharot_the_optimism_bias?language=en

En réalité Bernanos condamne tant l'optimisme que le pessimisme, puisqu'il écrit notamment : « Le pessimisme et l'optimisme ne sont à mon sens, je le dis une fois pour toutes, que les deux aspects d'une même imposture (...) Il est vrai que l'optimisme d'un malade peut faciliter sa guérison. Mais il peut aussi bien le faire mourir, s'il l'encourage à ne pas suivre les prescriptions du médecin. » <https://miscellanees.me/2019/04/24/bernanos-optimisme-pessimisme-imbecile/>

de l'environnement et de l'énergie. A cette époque, c'était une priorité de dixième ordre pour toutes celles et tous ceux que je croisais. Et je finissais moi-même par le croire.

Beaucoup plus récemment, je me souviens comme je me sentais sombre le jour où des hordes de jeunes défilaient pour la première fois rue de la Loi à Bruxelles pour demander haut et fort de protéger le climat. Sortant d'une recherche approfondie sur les tendances en cours⁸, ce qui m'apparaissait en regardant le jubilant et massif cortège, était plutôt l'insuffisance profonde de ce qui allait être fait. Alors que beaucoup croyaient sans doute que cette marche, par son succès, pourrait permettre de trouver des solutions à la hauteur, j'étais triste de leur déception à venir.

Ce jour-là j'ai croisé une collègue engagée et dynamique qui avait emmené ses enfants avec elle à la manifestation. Elle se réjouissait de voir défiler ce flux d'énergie humaine et ne s'attendait pas à entendre les réserves que j'exprimais. J'en étais moi-même gêné. Je vivais une dissonance entre mes connaissances et ce qu'éprouvent les personnes autour de moi. Cela m'arrive bien souvent.

À l'examen, ces manifestations de jeunes ont réellement accéléré les actions favorables au climat en Europe.

Je donne une classe pour les enfants à propos du changement climatique, en expliquant son impact sur les animaux. Un petit me demande « mais monsieur si on sait tout le mal que ces gaz vont faire

⁸ E. Zaccai, *Deux degrés. Les sociétés face au changement climatique*, Presses de Sciences Po, Paris, 2019.

pourquoi est-ce qu'on continue ? » Frappé par la justesse de cette remarque, je vois la figure d'autres bambins s'allonger, à mesure qu'ils réalisent de quoi il s'agit. Une institutrice me raconte que certains de ses élèves sont traumatisés par ce que leurs frères et sœurs leur ont dit après des manifestations auxquelles ils ont participé.

Lors de la classe suivante, je décide de me limiter à expliquer des comportements d'animaux dans différents milieux du globe en fonction du climat. Je constate que les enfants *kiffent* ces images et histoires. Ils auront le temps de comprendre un peu plus tard les menaces sans fond.

Des climatosceptiques continuent de s'exprimer, en mettant beaucoup de soin à marquer des points, de leur point de vue : atteindre des instances plus ou moins importantes, citer des personnes plus ou moins connues, qu'ils tentent d'enrôler à l'appui de leurs propos. Leur objectif est que leurs affirmations biaisées diffusent et acquièrent une part de crédibilité. Ils y consacrent beaucoup d'efforts.

Un collègue climatologue m'explique que lors d'une conférence, une demi-douzaine d'auditeurs qui se connaissent entre eux l'interrompent sans cesse. Ils lui reprochent de faire *de la politique*. Ils prétendent se baser, eux, sur des études qui disent le contraire du GIEC. Lesquelles ? « Une étude publiée en Chine ». Ils s'applaudissent bruyamment les uns les autres. C'est pathétique. Mais entrer en contradiction frontalement, si vous êtes un peu connu, vous expose à des réactions virulentes. Des *hate mails*, voire des menaces de mort. Celles-ci sont devenues catastrophiquement plus répandues pour certains sujets clivants.

Ma compagne, en écoutant l'un de mes exposés sur le futur climatique, me dit que ce qu'elle a cru avec sa génération, se libérer, vivre mieux, changer le monde pour le rendre meilleur, est révolu. Que cela a représenté une période qui n'est plus la nôtre. Mais moi, je donnais du prix à sa foi, à son volontarisme. Même si au fond je doutais un peu de son effet à long terme, c'était, et c'est toujours, important pour moi de vivre aux côtés de quelqu'un qui croit en cela.

Hier, j'ai déjeuné avec un collègue que j'apprécie. Il a passé la plus grande partie du repas à m'expliquer en détail la situation de son travail en matière d'efficacité énergétique dans son entreprise. Il décrivait toutes sortes de blocages et réalistement nous ne voyions pas comment les surmonter, tout en explorant des pistes l'une après l'autre. Ce qui ressortait surtout c'était les limites des personnes en charge, de la gestion du travail et de son organisation.

Après un long moment passé à analyser ces blocages, nous échangeons sur la place cruciale de l'énergie dans le fonctionnement de nos sociétés. Il en a une compréhension profonde. Il s'en est forgé un modèle plus vertueux, qui implique évidemment plus de sobriété. Comme si cette vision, cette conception en laquelle il croit, le rassure quand il doute. Pas mal de gens font de même dans bien des domaines : invoquer tel ou tel concept dont nous attendons un mieux. Nous savons que c'est en partie utopique, mais nous fonctionnons ainsi, en énonçant des principes que nous estimons positifs. Mon collègue termine le repas en ajoutant qu'il a aussi d'autres choses dans sa vie, dans ses loisirs

et avec sa famille. Nous sourions tous les deux, contents de partager cette idée.

Les gens à qui j'ai parlé ces derniers temps n'ont, pas plus que moi, de réponse cohérente aux questions qui me travaillent sur l'attitude à avoir face aux périls climatiques, et c'est bien normal. Mais si personne n'a de solution à la hauteur, chacun a son petit bout de réponse, partielle, fragile. « *Still a man hears what he wants to hear and disregards the rest* » chantaient Simon and Garfunkel dans *The Boxer*, dans les années 70. Cette phrase m'a souvent hanté quand rédigeais un livre sur les sociétés face au changement climatique⁹.

J'ai envie d'écrire une pièce de théâtre traduisant les thèmes qui m'obsèdent. Quelque chose de léger, décalé, avec deux ou trois acteurs pouvant interpréter plusieurs rôles. Par exemple *Le bon, la brute et le climat*. Mais à part le titre accrocheur je n'ai rien de concret¹⁰.

Un mouton ou un prophète ?

Objectivement, je constate que je me laisse influencer par des croyances et des actions collectives autour de moi. Je sais qu'elles sont insuffisantes, contradictoires, mais malgré toutes mes lectures et réflexions, je n'ai pas beaucoup mieux

9 *The Boxer* a été composé par Paul Simon en 1969 et fut un grand succès, interprété par lui-même et Art Garfunkel. Le livre dont il est question ici est E. Zaccai, *Deux degrés*, déjà cité.

10 Mais plus tard j'ai composé la pièce satyrique de théâtre, *L'Arche et la Tour* (Samsa Editions, 2023), avec mon ami le juriste et philosophe François Ost.

à proposer. Constaté l'échec, se désoler du déclin n'amènera en tous cas pas à de meilleures stratégies. Et encore moins à trouver l'énergie et l'intelligence pour les mettre en œuvre collectivement. Élaborer ces projets ne peut s'accomplir qu'avec d'autres et dans la durée. C'est ce que j'avais retenu, il y a longtemps déjà, de conférences de Noam Chomsky¹¹.

L'autre position, c'est d'avoir un discours de prophète, basé sur la science ou sur la morale, désignant ce qui est Vrai et Bon, à l'écart des actions communes. Quand toutes sortes de gens sont engagés dans des tentatives d'action, moi j'arriverais et je leur dirais : « cela ne sert à rien les gars, on n'y arrivera pas comme ça ». Un prophète, Jérémie et ses jérémiades, nourrit une obsession envers un aspect particulier du monde. Et de là il néglige toutes les agitations, il les condamne sans leur accorder de valeur. Alors que la vie de nos contemporains se passe précisément dans ces agitations et ces projets. Ici, cette position prophétique serait celle du scientifique ou du militant qui sort de sa connaissance, nécessairement fragmentaire, pour s'adresser à partir d'elle, violemment ou de façon bancale, à l'ensemble des conceptions de la réalité. Car il faut voir aussi ce que le bout de morale ou de science en question ne dit pas.

Je continue à affirmer qu'il faut faire ce en quoi l'on croit et ce en collaborant avec d'autres. J'essaie aussi d'aider autour de moi comme tout à l'heure d'orienter une étudiante pour son mémoire.

11 Noam Chomsky, *Comprendre le pouvoir. L'indispensable de Chomsky*, trois volumes, Éditions Aden, 2006.

Ou d'influencer des collègues pour élaborer et communiquer des connaissances. Ou d'assister mon entourage proche. Il doit bien y avoir une voie de ce côté-là. Quelque chose d'un peu tangible.

Mais l'énorme gap entre cette attitude concrète et les discours négatifs sur la société me sidère parfois, me semble un gigantesque espace qui me paralyse, et qui en paralyse beaucoup d'autres malgré leurs multiples *posts* sur *les réseaux*. Un gap que j'aimerais explorer, en trouvant des outils pour ce faire. Car cela aussi, j'en ai l'impression, pourrait être utile à d'autres.

Deux responsables politiques importants expliquent, lors d'une conférence, que des experts des sciences naturelles viennent les trouver avec des objectifs chiffrés, urgents, impératifs, de réduction des émissions climatiques. Mais selon eux les populations ne pourraient atteindre ces objectifs aussi rapidement. Si on les forçait, on pourrait en quelque sorte *casser* la société, estiment-ils. C'est *the human factor* (ou le *Putain de facteur humain*, le PFH, comme on dit parfois au Québec¹²). Ces deux responsables montrent des limites de ce que peuvent accomplir les politiques et la population.

Il faut souvent un temps considérable pour que les gens modifient certaines de leurs habitudes. Nous rencontrons deux hommes au petit cimetière du village où j'ai une maison en Thiérache (Hauts-

12 Cette expression imagée fut notamment popularisée par l'astrophysicien Hubert Reeves, pour interpréter l'inaction des humains face à l'état de la Terre. https://www.francetvinfo.fr/culture/people/video-le-putain-de-facteur-humain-l-explication-d-hubert-reeves-sur-l-inaction-des-hommes-face-a-l-etat-de-la-terre_3231465.html

de-France). L'un me parle de Madame P. comme si elle habitait hier encore dans cette rue. Mais cela fait quinze ans qu'elle a quitté le village. Ce processus se répète pour une multitude de choses. Les habitudes des Belges par exemple, leurs repères. Aller manger des frites à la Côte un week-end d'été. Écouter le discours du Roi à Noël. Aller assister au feu d'artifice en ville à la Nouvelle année.

Ce sont les gens les plus instruits qui suivent les dernières modes, car ils ont quelque chose à y gagner. Les jeunes aussi, n'ayant pas encore d'habitudes, adoptent celles du moment. Mais les autres ? Les délais ainsi occasionnés dans la réalisation d'objectifs constituent un énorme facteur de frein pour les transformations à accomplir rapidement en raison du dérèglement climatique.

On pourrait prendre un texte de recommandations volontaristes, comme par exemple sur l'isolation des logements, que tout le monde présente comme la chose à faire sans attendre, et montrer tout ce que ces actions impliquent mais qui ne sera que peu réalisé dans le monde tel qu'il est. C'est quelque chose que l'on fait rarement, préférant pointer, encore et encore, *la promesse* portée par des projets d'action qui sont certes sensés, mais lents et partiels par rapport aux besoins. Ce profond décalage se retrouve d'ailleurs dans d'autres problèmes pour lesquels les gouvernements réaffirment des principes qu'ils ne parviennent pas suffisamment à appliquer, pour de nombreuses raisons.

Les gens s'en rendent compte d'ailleurs, mais que faire ? Les discours se répètent, se recopient. Il faudrait je crois d'autres approches pour mieux cerner ce qui peut être fait compte tenu des

circonstances réelles. On découvrirait alors peut-être les limites inhérentes. *Et à ce moment, que dirait-on ?* Voilà une question qui m'intéresse vraiment.

Pourtant, peut-être qu'au fond il n'y aurait pas là de grandes révélations, mais juste de l'impuissance constatée. Je crois sans doute encore trop à ce que pourraient apporter des *prises de conscience* ou de *nouveaux concepts*. Autrement dit, croire au pouvoir de la connaissance sans l'action. C'est sans doute là une vision paresseuse, même si privilégiée par les académiques. En réalité, les luttes doivent se répéter, perdurer, pour obtenir quelque chose, avec des dommages, des coûts à payer, du courage nécessaire et de la ténacité.

Pour le climat, j'ai des propositions à faire. Mais si je sais que la plupart sont insuffisantes ou ne se réaliseront pas, dois-je me contenter de les écrire et les réécrire ? De me donner du mal pour qu'elles soient publiées et lues, comme si c'était là l'objectif ultime ? Hans Magnus Enzensberger s'alarmait déjà il y a cinquante ans dans un article fondateur¹³ de combien les propositions des écologistes de son époque avaient peu de chance de se réaliser. Comment vivre dans une réalité qui semble à ce point éloignée des discours volontaristes à son sujet ?

13 Il s'agit d'un copieux article d'analyse et de prospective sur l'écologie, précurseur, qui estimait notamment que « les appels moralisateurs aux peuples des pays *riches* pour qu'ils abaissent leur niveau de vie sont totalement absurdes. » H. M. Enzensberger, « Une critique de l'écologie politique », paru en allemand dans *Kursbuch* 33, octobre 1973. <http://www.contretemps.eu/wp-content/uploads/critiqueco-7-7-44.pdf>. Certes, l'écologie politique a évolué depuis cette époque.

Réponse : il faut privilégier quelque chose qui peut se produire réellement, plutôt que rester dans le flou. Les changements considérables qui ont eu lieu récemment nous aident à imaginer d'autres transformations, plutôt que demeurer dans la pensée apparemment séduisante, mais vaine, du blocage et du paradoxe.

Pas désespéré

Discussion avec une amie : « les militants sont perdus. On pensait pouvoir changer les choses. C'est impossible. Je me replie sur ma vie et mon cercle proche. Les jeunes sont désorientés, ils ont peur ».

Je ne sais pas pourquoi, je ne me sens pas désespéré, moi *boomer* sur le retour. Ce doit être pour des raisons internes à ma psychologie, inaccessibles au raisonnement. Je pense depuis ma jeunesse que le chemin du désespoir n'a pas de sens ou d'utilité. C'est comme si, malgré toutes les évidences d'échec et de malheurs, il y avait en moi cette petite croyance cachée que le monde sera meilleur et que les gens, y compris les militants et les jeunes, peuvent y être heureux.

Non, ce n'est pas ça, c'est mieux : plutôt que de croire en un lendemain meilleur, croire à l'existence de choses qui *aujourd'hui* sont bonnes, qui sont des forces et des plaisirs. Il y a tant de personnes formidables autour de nous. N'est-ce pas la preuve vivante que ces forces positives et heureuses existent bel et bien ?

Je songe à écrire des chansons ou des fictions pour donner la parole à des personnes qui souffrent, sans croissance en vue et sans énergie fossile. Des habitants qui vivent dans une société orpheline de tout projet de progrès.

On cherche toutes sortes de noms et de causes à cette situation.

– Les impacts climatiques ou le pic du pétrole.

– Le manque de ressources « comme l'avait prédit le Club de Rome il y a cinquante ans ».

– Le déclin relatif du pouvoir de l'Occident, ou de toute civilisation après une certaine durée.

– La baisse de la croissance et le partage très inégal des gains à cause du pouvoir démesuré des très riches.

– La crainte envers la démographie et les migrations.

– La faiblesse de la compétitivité, du cœur à l'ouvrage, du dévouement au collectif.

– L'individualisme atomiste du néolibéralisme.

– Le manque de confiance, la défiance, la colère.

– Le populisme.

La liste est sans fin quand on éprouve une inclination, nourrie par l'anxiété, à faire résonner les tendances de déclin. D'où mon effort de plusieurs décennies pour définir ce qui pourrait au contraire être *durable*. Je suis loin d'être le seul.

Car inversement, je voudrais chanter (en vrac) la naissance, la jeunesse, les solutions, les initiatives, la créativité, la beauté, les sourires, le soleil qui se lève chaque matin, les animaux sauvages qui existent encore, les récoltes qui poussent, les enfants, les soirées de concert, la création scientifique et artistique, les bons moments, la légèreté, l'humour,

les qualités humaines, les progrès, les institutions de partage qui fonctionnent, la coopération, les rencontres, les personnes dédiées à améliorer la vie collective,...

Comme le dit le proverbe *La vie continue*. Ce qui signifie que bien des choses vont continuer à grandir, à fleurir, et par conséquent à augmenter de valeur, y compris financière d'ailleurs. Même si des circonstances se dégradent, d'autres vont devenir meilleures, c'est la dynamique de la vie elle-même, tant qu'elle se poursuivra. Il suffit d'aller dans une plaine de jeu, une université ou une boîte de nuit, pour côtoyer toutes ces jeunes vies qui grandissent avec d'autres idées en tête et vont persister à croître sur cette Terre.

Ou alors Robert Frost, « *In three words I can sum up everything I've learned about life. It goes on* », que l'on pourrait traduire par « En trois mots, voici le résumé de ce que j'ai appris de la vie : elle se poursuit ». ¹⁴

Un grand nombre d'êtres humains accomplissent des actes de valeur (selon d'ailleurs la vision de Matthieu Ricard dans son éthique¹⁵). C'est devenu pour moi la principale réalité qui me permet de dire que le monde en vaut la peine. Hier, en écoutant une femme parler dans une émission sur les Alcooliques anonymes, c'est ce que je me disais. Je n'avais pas de réserve envers l'action positive humaine qu'elle

14 Robert Frost, poète américain (1875-1963), a prononcé cette phrase lors d'une interview <https://quoteinvestigator.com/2018/04/01/life-goes/>.

15 M. Ricard, *Plaidoyer pour l'altruisme*, Éd. Pocket, Paris, 2014.

expliquait spontanément accomplir. Je pensais avoir plaisir à la connaître, et même à l'aimer. Et il y en a tant d'autres.

Avec un peu de recul, le sujet de la transition écologique, centre de ma vie professionnelle, se révèle être une question parmi d'autres. Je m'en rends compte presque avec surprise.

Je suis content dès lors de m'être écarté des seules questions, indéfiniment creusées selon des sillons longtemps arpentés, de *la crise climatique* telle que discutée dans les colloques universitaires et dans d'autres lieux de débats. Content de m'être intéressé à d'autres choses, non spécialisées, d'avoir pris du temps pour le faire. Ainsi par exemple lors d'un voyage à vélo et de rencontres, porter de l'attention à la façon dont d'autres expliquent leur ressenti, leurs désirs, leurs indignations, à partir de différents paysages mentaux et trajectoires de vie. Contempler ces maisons modestes le long des petites routes en Belgique, renforcer en pédalant mon *capital physique*, et me rendre compte que ce qui oriente mes pensées, c'est de percevoir la glu indéfinissable de la réalité, au-delà de tout ce que l'on en dit.

J'ai honte quand dans des exposés je mentionne d'effrayantes perspectives climatique pour dans trente ans et qu'une petite voix intérieure me souffle : tu ne seras plus là. Pire, j'observe le visage de personnes âgées dans le public et je devine qu'elles pensent de même.

Quand je marchais ce matin entre les beaux arbres du Bois, je me sentais intimement enserré dans le monde. Sans pouvoir m'en extraire où que j'aille. Un monde aux ressources profondément inconnues,

en dépit de tous les efforts de connaissance que j'ai dirigés vers lui, depuis longtemps. Je me disais que ce n'est pas parce que je suis vieux et que je réalise que je le quitterai, que je dois moins aimer ce monde. Il me faut y penser comme quand j'étais jeune, et que j'avais d'intenses engagements à prendre pour y vivre mieux. Ne serait-ce que pour mes enfants, mais c'est bien plus universel que cela.

Si je crois ce que je vois

Je songeais dans un demi-sommeil à un hypermarché, Carrefour ou Aldi par exemple, comme à un lieu d'exploitation de bout en bout : exploitation des producteurs, des animaux, des travailleurs, des consommateurs. On pourrait ajouter des actionnaires, prisonniers de leur rentabilité. Le hiatus entre ma recherche personnelle, ou le petit cercle chaleureux autour de moi, et l'état de la société, des sociétés, me frappe, lancinant.

En parcourant le Brabant wallon, d'un point de vue écologique il me semble évident, même si *je ne veux pas croire ce que je vois*, que ce mode de vie est en contradiction frontale avec une diminution forte des impacts, que rêve pourtant une bonne partie des habitants de ce même endroit. C'est le mode de vie américain qui s'étale ici, comme lors de la conception de cet urbanisme : les quatre façades, de préférence imposantes, plusieurs voitures, de préférence puissantes. Des styles de consommation qui requièrent toujours plus d'objets et de marchandises. C'est vrai qu'on trouve à présent des produits étiquetés bio dans certains

rayons du Delhaize géant, sans doute aussi quelques potagers çà et là, mais c'est peanuts par rapport aux réorientations et diminutions drastiques nécessaires.

Cette grande banlieue agréable, avec ses chevaux, ses vues, ses restaurants et ses jardinerie, si à un moment un gouvernement l'attaque dans son fonctionnement au nom de l'écologie, les habitants se rebelleront pour stopper ces réformes. Même s'ils sont nombreux à être persuadés de l'importance de ce souci en général, des habitants trouveront des arguments pour freiner les changements leur demandant des efforts à eux en particulier. Ou alors, on s'escrimera à mettre en place d'autres matériaux et services, un peu plus *durables*, par lesquels ils continueront à consommer et à se vivre dans la consommation, tant que ce sera matériellement possible. La pièce *Points de rupture* du Zoo Théâtre¹⁶ insiste sur cette idée problématique : l'élite n'abandonnera pas ses privilèges, sinon par la force.

Nous venons de visionner une émission de quinze minutes illustrant visuellement les impacts d'un changement climatique à +4°C au niveau mondial. Sur ces cartes, une série de pays du sud sont cuits. Nous ne préparons pas grand-chose à ce sujet. D'abord parce que c'est loin et semble marginal pour nous. Mais aussi parce que nous ne savons pas bien ce qui va arriver, surtout qu'il y a plein de paramètres. Peut-être les intellectuels pensent-ils trop que les gens vivent avec une cohérence de croyances.

16 <https://www.zootheatre.be/points-de-rupture>, Création de Françoise Bloch et de sa troupe en 2020.